

LE PETIT NOUVEAU

Cette histoire, qui m'est arrivée il y a douze ans déjà, je l'ai racontée des milliers de fois à mes camarades, mais ils ne m'ont jamais cru. À vous de décider de me croire ou non.

Tout a commencé lors de ma première journée à la polyvalente Émile-Frappier. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'avais douze ans et, comme tous les autres garçons de mon âge, la chose qui m'importait le plus, c'était de faire partie d'une *gang*. Avoir des amis, une copine, bref, la vie de rêve que je m'étais imaginée au primaire. Sauf que ce n'est pas du tout ce qui est arrivé.

Les parents d'Hugo, de Patrick et d'Antoine, mes meilleurs amis du primaire, avaient décidé d'envoyer leurs fils, dont le quotient intellectuel surpassait la moyenne, au collège privé, m'abandonnant seul dans la jungle de l'école publique, à la merci d'humiliations et de tortures psychologiques de toutes sortes.

Ma mère n'avait pas les moyens de me payer des cours privés: elle travaillait comme serveuse dans un petit restaurant et arrivait à peine à payer notre loyer avec ses maigres pourboires. Quant à mon père, je ne pouvais pas vraiment me fier à lui. Il nous avait quittés alors que j'avais à peine quatre ans, et depuis ce jour je ne l'avais pas revu.

Je ne savais pas grand-chose de lui, sinon qu'il travaillait comme concepteur d'effets spéciaux au cinéma, aux États-Unis, qu'il s'était remarié et que, depuis, il avait pratiquement coupé tous les ponts avec nous.

Les rares fois où il lui arrivait de me téléphoner, nos conversations s'en tenaient à des superficialités telles que «Comment ça va à l'école, Vincent?» ou «Ta mère se porte bien?» Aucun plan concret pour me revoir ni de promesse d'un avenir meilleur avec lui. Excepté quelques photos, il ne me restait que son nom de famille comme souvenir: Lavoie. Plutôt que d'en être fier, j'étais triste chaque fois que quelqu'un le prononçait, comme s'il ne m'était pas destiné.

Ma mère, qui le détestait, le traitait de sans-cœur lorsqu'il m'appelait, parce qu'il ne venait jamais me voir. Elle trouvait cruel qu'il préfère dépenser son argent dans l'alcool et les casinos plutôt que de me verser une pension alimentaire ou de m'habiller pour la rentrée scolaire.

À l'instar des autres garçons de mon âge, j'au-

rais souhaité avoir un père pour me montrer à jouer au hockey ou au basket-ball les fins de semaine, mais le destin semblait en avoir décidé autrement.

Bref, en ce premier jour d'école, vêtu d'un pantalon brun et d'une chemise polo rayée vert et blanc, je marchais pour me rendre à mon premier cours, mon nouvel agenda dans les mains. C'étaient les mêmes vêtements que je portais tous les jours au primaire, mais on aurait dit qu'en l'espace d'un été, les choses avaient changé. Les mêmes personnes qui, deux mois plus tôt, m'auraient souri en me croisant dans les couloirs, me regardaient soudain avec dédain et mépris. Comme si j'avais un morceau de spaghetti collé sur le front ou, pire, comme si je venais d'une autre planète.

J'ai tenté de saluer au passage quelques visages qui m'étaient familiers, mais, à observer la moue dédaigneuse qu'ils affichaient, je me suis senti tout sauf le bienvenu dans ma nouvelle école. La plupart des élèves m'étaient étrangers et, à mon grand désarroi, tous les clans semblaient déjà formés. Je me demandais comment j'allais me faire des amis...

Une journée m'a suffi pour comprendre qu'au secondaire, ce n'étaient pas les bonnes notes qui nous rendaient populaires, mais bien la beauté physique ou encore les marques de vêtements que l'on portait.

— Non, mais... avez-vous vu son chandail? Mon grand-père a le même! s'est écrié un élève en me voyant entrer dans le cours de géo.

— En plus, il a des boutons d'acné! a renchéri une espèce de grande brute avec du crayon noir sous les yeux.

Ces remarques ont entraîné un éclat de rire général qui m'a donné froid dans le dos. Dès cet instant, j'ai compris que mon année scolaire allait être un véritable calvaire.

Avec ma frêle silhouette – je mesurais à peine cinq pieds et pesais quatre-vingt-huit livres –, mon accoutrement sorti tout droit des années 1970 et mes lunettes au fond de bouteille, j'ai dû me rendre assez vite à l'évidence que je détonnais cruellement du lot. Il me restait mes yeux bleus – hérités de mon père – et mes cheveux châtain légèrement ébouriffés pour me donner du charme, mais ce n'était visiblement pas suffisant pour compenser mon manque de style.

Dans le cours de maths, j'ai tenté d'impressionner mes camarades en répondant aux questions de la professeure, mais je me suis vite aperçu que c'était la pire chose à faire au secondaire si on voulait se faire des amis.

— Hé! le *bollé*, on ne t'a pas demandé ton

avis! m'a lancé la même grande brute qui allait bientôt transformer mon existence en cauchemar.

Comme la plupart des polyvalentes, le périmètre d'Émile-Frappier était divisé en territoires, selon les clans. D'un côté, il y avait les gothiques et les punks, dont les cheveux faisaient penser à des animaux de cirque, et d'un autre, il y avait les *skaters* et les hippies qui traînaient sur la pelouse en jouant de la guitare. Au milieu, il y avait les sportifs et les rappeurs, qui passaient l'heure du midi à écouter du hip-hop et du rap en jouant au basket-ball.

Puis, tout au fond de la cour, près d'une table à pique-nique, une dizaine d'élèves traînaient à côté des jeux de marelle effacés. Des filles aux cheveux longs écoutaient de la musique dans leurs lecteurs CD. Des garçons musclés aux yeux clairs jouaient à la balle aki sous le regard affolé de nombreuses admiratrices. C'était le groupe des populaires, dont plusieurs se trouvaient dans ma classe régulière et prenaient le même autobus que moi.

Un des plus rebelles du groupe, Dany Ménard, parlait constamment dans son cellulaire, tout près de son scooter. Selon les rumeurs qui circulaient, cela faisait trois ans qu'il reprenait son année, préférant sécher ses cours et se promener en scooter plutôt que d'obtenir de bonnes notes.

Du haut de ses quinze ans, il n'était pas sans remarquer que les autres l'admiraient et le voyaient comme un super-héros, tout comme les autres membres du groupe des populaires, d'ailleurs, qui ne rataient jamais une occasion de rappeler aux autres à quel point ils étaient beaux et en demande. À côté d'eux, les autres avaient l'air de pâles figurants dans un film mettant en vedette une brochette de stars inaccessibles.

Évidemment, tous les membres du groupe des populaires étaient habillés comme des cartes de mode. C'était à se demander comment ils pouvaient se le permettre, moi qui n'avais jamais plus de deux dollars comme argent de poche. Quand on a douze ans, tout nous paraît plus épatant que ça ne l'est réellement. Les vestes Tommy Hilfiger, les chemises Hugo Boss et les souliers Nike me faisaient autant saliver que si la plus belle fille de l'école m'avait invité au cinéma. Enfin, presque.

Chaque jour, j'observais le groupe des populaires, le regard béat, sachant que je ne pourrais jamais faire partie de leur bande. Ni m'offrir ne serait-ce qu'un lambeau de leurs belles chemises. De toute façon, j'avais bien trop de boutons qui m'avaient explosé dans la figure. On aurait dit une face de pizza, pour reprendre un des termes fréquemment utilisés à mon égard. «Fais une passe à face de pizza», entendait-on résonner

dans la salle de gym durant les interminables parties de basket-ball auxquelles j'étais forcé de participer.

En seulement quelques semaines, j'étais devenu le rejet de la polyvalente à qui personne ne voulait parler. De toute façon, qui aurait voulu fréquenter un petit boutonneux qui ne connaissait pas plus la mode que les sites de clavardage sur le Web? En 2000, nous étions encore bien loin de Facebook, mais ces sites constituaient le début de ce qui deviendrait plus tard une nouvelle arme d'intimidation, qui ferait des ravages parfois irréversibles...

